



Petit Courrier des Dames.
Rue Meslée N^o 25.

Robe de tulle garnie de bouillons et de bandes de satin, Coiffure ornée de fleurs
de la Composition de M^r. Nardin. Boulevard des Italiens.

975

(VI^e ANNÉE.)

N^o X.—TOME VIII.

73

20 FÉVRIER 1825.



PETIT COURRIER DES DAMES,

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois, dont une d'homme et une de chapeaux.

Prix de l'abonnement : pour trois mois..... 9 fr.
pour six mois..... 18
pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

AU BUREAU DU PETIT COURRIER DES DAMES, rue Meslée, N^o 25;

Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, imp.-lib. du Journal, rue St.-Louis, N^o 46, au Marais, et rue Richelieu, N^o 67;

MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, *Rathbone-place*.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et C^{ie}, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

Chez MM. Zschech et Krinitz.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

LE MARDI-GRAS.

PARLER du mardi-gras dans les premiers jours de carême ! voilà bien, comme on le dit proverbialement, de la moutarde... et ce n'est pas même, à beaucoup près, aussi piquant. Mais nous ne voulions pas raconter ce que nous n'au-



rions pas vu, et, par conséquent, mentir à nos abonnées, quoique dans un journal. Celui-ci ne paraissant que tous les cinq jours, force nous fut donc de prolonger un peu le carnaval.

L'usage de se masquer se perd, nous ne dirons pas de jour en jour, mais bien d'année en année : il n'est pas en conclusion pour cela que les hommes doivent paraître davantage ce qu'ils sont réellement ; vous seriez dans l'erreur. Voyez-vous, parmi la foule innombrable qui couvre les boulevards, voyez-vous de tems en tems des personnes se rencontrer, s'approcher en souriant, et même se serrer la main avec affection ? Ce sont des amis, direz-vous, qui ne craignent pas de laisser éclater publiquement les sentimens d'amitié qui les lient : rien moins que cela ; cet homme postule, depuis assez longtemps, la place de celui qu'il vient d'apercevoir, et il est même sur le point de lui succéder : il lui fait donc de plus grandes démonstrations d'amitié que jamais, pour lui ôter tout soupçon, quand il l'aura supplanté. Voyez-vous cette femme aborder une jeune épouse qui se promène avec ses deux enfans, et l'entendez-vous lui dire : « Vous cherchez sans doute votre mari, ma chère amie ? je viens de le rencontrer donnant le bras à Mme..... Ah ! je vous plains bien ! » En effet, si vous continuez à lui prêter l'oreille, vous l'entendrez prodiguer les plus tendres consolations à celle qu'elle a appelée sa chère amie, et vous vous écrierez : « L'amitié peut seule compatir ainsi aux peines d'autrui. » Si vous vous rappelez cependant l'officieux renseignement qu'elle a commencé par lui donner, alors.... Mais une file de voiture de maître, de remise, et de place, bordant chaque côté du boulevard, vont les unes vers l'église de la Madeleine, tandis que les autres, qui en reviennent, se dirigent vers la Porte Saint-Antoine. Toutes ne s'avancent qu'au petit pas des chevaux, et même s'arrêtent souvent, tant leurs rangs sont pressés, tandis que les équipages armoriés roulent rapidement au milieu de la chaussée, parmi une foule de cavaliers de tout âge, suivis de domestiques aussi à cheval, et qui se tiennent à une certaine distance. Quelques masques suivent la file, dans des voitures qu'ils n'ont pas l'air d'avoir payées eux-mêmes, et plusieurs d'entr'eux débitent des propos dont les oreilles un peu délicates ont souvent à s'offenser, et que la mère, si elle le

pouvait , ne laisserait pas entendre à sa fille ; car , quoique débités en plein air , autant n'en emporte pas le vent.

Mais le tems , qui est superbe , a permis de découvrir les landaus , d'ouvrir les calèches , et de tenir baissées les glaces des coupés. Les femmes , qui en grande partie sont dans ces voitures , s'offrent alors aux regards : ici , c'est une actrice inimitable , qui , semblable à ces météores qu'on ne voit qu'une fois peut-être , fait la gloire de notre scène et l'admiration de notre siècle ; là , sur son Bucéphale , se promène un certain père Sournois , qui semble encore dire : *J'ai entendu un plus souvent* . . . , dont tant de gens qui le regardent ont ri si souvent au spectacle , et avec lesquels il pourrait peut-être bien prendre alors sa revanche. La femme d'un banquier ou d'un agent de change passe dans sa voiture , et , jetant par hasard les yeux sur les équipages qui suivent la file opposée , elle aperçoit une des jolies prêtresse de Terpsichore dans un landau : ce landau , les chevaux , les domestiques , elle croit tout reconnaître.... « Mais quelle idée ! mon mari , se dit-elle , est allé , dès ce matin , à une de ses terres pour y chasser , et il est parti avec sa voiture. » Enfin , tandis que les uns circulent et s'observent , que les autres regardent sans rien voir , le jour fuit , la nuit arrive , et les promeneurs se dissipent à peine. Parmi les brillans équipages , on en a remarqué qui étaient doublés en drap écarlate , et dont la caisse était peinte en gros-vert ou brun très-foncé. Une autre a particulièrement attiré l'attention : la caisse était bleu-lapis ; les panneaux portaient un chiffre en argent et en relief ; l'intérieur était doublé en cachemire fond blanc , parsemé de palmes variées dans leurs couleurs.

Le magasin du *Cordon-Vert* , rue de Richelieu , n° 90 , se distingue toujours par son assortiment de garnitures , de robes de bal , de fichus et collerettes de blonde , manches de robe , pélerines , etc. , d'un genre distingué et confectionnés avec le plus grand soin.

Nous y avons remarqué une robe , ayant un corsage plat à la vierge , avec une draperie formant un peu le cœur devant et derrière : cette draperie , arrêtée sur les épaules et sur le devant , était fermée derrière par des agraffes cachées sous des plissés de satin ; une petite blonde au haut du corsage ; man-

ches courtes, très-bouffantes, avec une très-petite blonde en bas; des feuilles de lilas en satin étaient placées autour de la robe.

Les dames semblaient avoir adopté un uniforme général dans leurs coiffures, pour les promenades des jours gras, avec cette différence que les femmes à pied avaient toutes des chapeaux noirs, et celles en voiture des chapeaux blancs: plusieurs de ceux-ci, en satin, avaient autour de la passe une blonde de la hauteur d'une main; un gros nœud en satin était placé sur le devant.

Aux réunions brillantes qui ont eu lieu le lundi gras, on a remarqué des robes en tulle brodées au plumetis: quelques-unes de ces broderies n'étaient placées que sur le devant de la robe, de manière à former un tablier de broderies; d'autres offraient un petit semé ou plumetis qui parsemait toute la robe; deux ou trois rangs de ruches de tulle, posés en festons, garnissaient le bas du jupon.

D'autres robes, en gaze ou crêpe lisse-rose, étaient ornées de trois larges biais de satin, posés diagonalement à partir du côté droit de la ceinture: sur le haut du biais étaient placés de petits liserés en satin noir; les manches et le haut du corsage offraient la même disposition d'ornemens. Entre les bouillons qui formaient la garniture de la robe, se trouvaient posées de distance en distance de grosses roses roses panachées en noir, et dont le cœur était entièrement rose.

On a remarqué, parmi les robes de ville, que les robes en soie gros-vert étaient plus généralement adoptées. Jusqu'à présent, ces robes négligées n'ont point encore varié dans leur forme; on les porte toujours à la missionnaire, c'est-à-dire avec des plis sur le devant et boutonnées du haut en bas.

Les collets en grèbe, dont nous avons offert le modèle dans notre gravure d'homme, du 25 janvier, se composent de petites plumes ou duvets de l'oiseau qui porte ce nom. Nous croyons devoir ici cette explication, pour satisfaire la curiosité des personnes qui ne connaissent pas ce nouveau genre de collet.

DE L'ESPRIT SATIRIQUE DE SWIFT,

PAR M. DEPPING,

Lu à la dernière Séance publique de la Société Philotechnique.

IL y a des hommes qu'un esprit satirique tourmente pour ainsi dire sans cesse. Personne peut-être n'a éprouvé ce tourment plus que le docteur Swift : le penchant à l'ironie amère troublait le bonheur de sa vie ; cependant , comme Juvénal , Swift disait : *Il est difficile de ne pas écrire de satires*. Cependant n'est pas toujours la preuve d'un mauvais cœur. Une grande irritabilité, une humeur naturellement caustique, et un concours extraordinaire de contrariétés ont quelquefois rendu un poète satirique. On cite plusieurs preuves du bon cœur de Swift. Un des plus beaux établissemens de charité que possède la ville de Dublin , est dû à la générosité du doyen de Saint-Patrice ; cependant ce même homme a lancé des traits de satire avec une verve dont il y a peu d'exemples. Que d'hommes ont dû être blessés par la pointe acérée de ses épigrammes et par sa causticité mordante ! Ce n'est pas toujours le goût qui dicte ses railleries , et quelquefois Swift se rapproche de Rabelais plutôt que de Voltaire ; mais il sait , comme le philosophe de Ferney , présenter ses idées sous mille formes ingénieuses ; son histoire du peuple anglais , qu'il personnifie sous le nom vulgaire de *John Bull* , est une plaisanterie très-bien soutenue : c'est un ouvrage politique qui fait rire , ce qui n'est pas commun pour ces sortes d'écrits.

Ayant vécu dans des tems de troubles , comme La Rochefoucauld , Swift avait vu , ainsi que le moraliste français , l'amour-propre des hommes a découvert ; et ce qu'il en pensait ressemble beaucoup aux fameuses *Maximes*. Il est curieux de comparer le recueil des pensées de Swift avec celles de La Rochefoucauld.

« Nous avons , disait le doyen de Saint-Patrice , nous avons assez de religion pour nous haïr ; nous n'en n'avons pas assez pour nous aimer l'un l'autre.

» Lorsque le génie apparaît aux hommes , ils peuvent le reconnaître à un signe infallible : c'est que tous les sots se liguent contre lui.

» Je comparerais volontiers les ambitieux à ces enfans de Savoie, qui, montant dans les cheminées, se courbent pour grimper plus haut.

» Les hommes malheureux avouent seuls l'influence de la fortune; les hommes heureux n'attribuent leur succès qu'à leur mérite.

» Il y a des hommes fort utiles à d'autres, mais incapables de se servir eux-mêmes : semblables au cadran solaire de la façade d'une maison, qui indique l'heure aux voisins et aux passans, sans servir au propriétaire.

» La volubilité du langage, chez beaucoup de gens, prouve la stérilité de leurs pensées. Quand on a la tête remplie d'idées, on s'arrête pour choisir celles qu'on peut omettre; celui qui n'a qu'une seule suite de pensées, est toujours prêt à les débiter; il n'a pas besoin de réflexions. C'est ainsi que le monde sort plus aisément d'une église presque vide que de celle où la foule se presse à la sortie.

» Quelque générale que soit l'habitude de mentir, et quelque facile que cela paraisse, je ne me souviens pas d'avoir jamais entendu trois bons mensonges, même de la part de gens qui avaient le plus de réputation dans ce genre. »

Les réflexions sur le mariage sont ce qu'il y a de plus amer dans les satires du doyen de Saint-Patrice.

« Dans la mythologie, dit-il, Vénus, femme belle et charmante, est la déesse de l'amour; Junon, mégère terrible, est la déesse du mariage; et ces deux divinités sont ennemies irréconciliables. »

Ailleurs, le satirique irlandais fait la réflexion suivante : « Nous ignorons ce que l'on fait dans le ciel; mais nous savons positivement ce qu'on n'y fait pas : on n'y contracte point de mariage. »

Il paraît que Swift n'a pas eu à se féliciter de son union avec cette Stella tant vantée dans les poésies du tems. C'est d'ailleurs une chose digne de remarque que cette abondance d'invectives contre le mariage dans les auteurs du siècle de Swift; ces invectives diminuent à mesure que les auteurs satiriques se rapprochent de nos jours. Si ce fait ne dépose pas contre leur franchise, c'est un témoignage honorable de l'amélioration successive des mœurs.

L'esprit satirique, répandu dans tous les écrits de Swift,

tels que l'*Histoire de John Bull*, le *Conte du Tonneau* et les *Voyages de Gulliver*, ne le quittait point dans la société. Sheridan rapporte un trait plaisant que je demande la permission de raconter d'après l'auteur anglais.

Swift allait voir souvent lady Berkeley, femme de son protecteur. Cette dame faisait beaucoup de cas des *Méditations pieuses de Boyle*, et souvent elle priait Swift de lui en lire quelques pages. Des lectures de ce genre plaisaient peu au doyen de Saint-Patrice, et il résolut de se venger sur Boyle de l'ennui qu'il lui causait; il s'arrêta à l'idée de le parodier: il composa et fit imprimer une méditation sur un *Manche à Balai*; et intercala ce morceau, en forme de carton, au milieu du livre dans lequel lady Berkeley le chargeait habituellement de lire. C'était même papier, mêmes caractères, et le feuillet, collé fort adroitement, ne paraissait point avoir été ajouté à l'exemplaire. Un jour, Swift ouvrit gravement le livre à l'endroit où il avait placé sa parodie, et lut, sans se déconcerter, le titre: *Méditation sur un Manche à Balai*.

Lady Berkeley. Monsieur Swift, point de plaisanterie, quand il s'agit d'un sujet de piété et de morale!

Swift. Milady, je ne plaisante pas, je lis comme il y a; voyez: *Méditation sur un Manche à Balai*.

Lady Berkeley. Vraiment oui, il y a *Méditation sur un Manche à Balai*. Quel singulier sujet de méditation! Mais voyons! cet excellent Boyle est si fertile en idées morales, que je suis persuadée qu'il a rendu édifiant un sujet en apparence si singulier.

Swift lut alors une comparaison assez originale entre le balai et l'homme, et rapprochant avec bizarrerie, mais avec une sorte de gravité, la destinée de tous les mortels sur la terre de la destination d'un balai: « Cette tige, disait-il au nom du moraliste, cette tige que vous voyez ignoblement jetée dans un coin obscur, je l'ai vue jadis florissante au milieu de la forêt; pénétrée de sève, elle était couverte de feuilles et de bourgeons; maintenant, desséchée et dépouillée de sa verdure, elle est condamnée à de viles fonctions. Réfléchissant à ce changement, je gémis, et je me dis: Voilà le sort de tout mortel, livré aux folles passions de ce monde. » Le doyen s'arrêta, il a fini, et lady Berkeley s'écrie: « Oh! l'admirable Boyle! quel parti il a su tirer pour la morale d'un objet aussi

chétif; vraiment, ce que ce moraliste touche devient or. »

Swift, conservant sa gravité, fait un signe de tête comme s'il partageait l'admiration de lady Berkeley, et prend congé d'elle. Le soir, lorsque la société habituelle de cette dame se trouva réunie, le premier sujet de la conversation fut l'excellente méditation de Boyle *sur un Manche à Balai*; lady Berkeley s'étonne de ce qu'on ne lui ait jamais parlé de ce morceau unique. La société s'étonne elle-même de ce discours, et rit. « Riez, messieurs, dit lady Berkeley, la méditation de Boyle n'en est pas moins une pièce fort remarquable, tout-à-fait digne de ce grand moraliste. » On devient attentif; on conteste l'existence de la méditation; lady Berkeley apporte en triomphe le livre des *Méditations*, et montre le passage que personne ne connaissait. On se regarde: « Vous voilà confondus, messieurs, reprit lady Berkeley; mais je vous avoue franchement que j'ignorais moi-même l'existence de ce passage original, sans M. Swift, qui me l'a fait connaître aujourd'hui. — Quoi! s'écrient les assistans; c'est Swift? oh! c'est un tour de sa façon. » On alla chercher d'autres exemplaires de Boyle, on ne trouva dans aucune la méditation singulière, et l'on vit que la page qui la contenait avait été collée dans le livre de lady Berkeley. Cette dame cacha son dépit; mais, depuis ce tems, elle ne chargea plus l'auteur de *Gulliver* de lui faire des lectures édifiantes.

~~~~~  
A MADAME \*\*\*\*\*,

*Qui avait occupé les loisirs d'une longue connoissance à la  
traduction d'un ouvrage de littérature.*

De ces grâces, de ces attraits  
Qui brillent en votre personne,  
Les dieux n'ont pas voulu nous priver à jamais;  
Ils vous réservaient même une double couronne,  
Pour les grâces de votre esprit.  
Les jours perdus pour nous comptent pour votre gloire,  
Et votre nom sans doute au temple de mémoire,  
Par les Muses doit être inscrit.

E. H.

—  
*A ce Numéro est jointe la Planche 282.*

---

---

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.